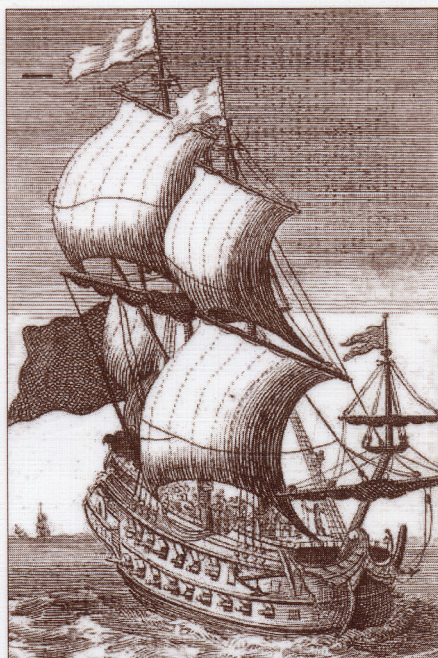


ANTOINE PRÉVOST D'EXILES

# CLEVELAND

ROMAN



*Desjonquères*

*collection XVIII<sup>e</sup> siècle  
dirigée par Henri Coulet*





ANTOINE PRÉVOST D'EXILES

# CLEVELAND

LE PHILOSOPHE ANGLAIS,  
OU HISTOIRE DE M. CLEVELAND,  
FILS NATUREL DE CROMWELL

Édition présentée, établie et annotée  
par Jean SGARD et Philippe STEWART

ÉDITIONS DESJONQUÈRES

## LIVRE PREMIER

La réputation de mon père me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet homme célèbre, qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus et de ses crimes. L'histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, et s'il faut le compter parmi les héros, ou parmi les scélérats. Mais de quelque côté que son jugement se déclare, elle ne saurait lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zèle affecté pour la religion ne l'avait pas rendu insensible aux plaisirs de l'amour. Il laissa plusieurs enfants, de son épouse légitime, et de diverses maîtresses. C'est une chose incroyable, que les descendants d'un homme si puissant, si riche, et si redouté, aient pu devenir le jouet de la fortune, et se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité et la misère. Cependant, à la réserve d'un seul qui a conservé son nom avec une petite partie de ses biens, et qui les a transmis à son fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la justice civile, tous les autres ont été expatriés diversement, et n'ont rien recueilli de l'héritage de leur père. Mon mauvais sort m'a rendu le plus malheureux. J'expose l'histoire de mes malheurs au public.

Ne me demandera-t-on pas quelle sorte de plaisir peut trouver un misérable à se rappeler le souvenir de ses peines par un récit qui ne saurait manquer d'en renouveler le sentiment? Ce ne peut être qu'une personne heureuse qui me fasse cette question, car tous les infortunés savent trop bien que la plus douce consolation d'une grande douleur est d'avoir la liberté de se plaindre et de paraître affligé. Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux et satisfait l'est de ses plaisirs<sup>1</sup>. Si le silence et la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille,

en quelque sorte, au milieu de ses peines, et qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentiments par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble : il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste et passionné ; il les conserve fidèlement, au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; et non seulement cette image sert à nourrir une chère et délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier<sup>2</sup>. Je commence donc mon récit.

Ma mère s'appelait Élisabeth Cleveland. Elle était fille d'un des principaux officiers du palais royal d'Hamptoncour. Sa beauté lui attira les regards et presque aussitôt l'amour du roi Charles Premier<sup>3</sup>. Il y a peu de femmes qui s'arment de fierté contre les sourires d'un grand roi. Ma mère se fit un honneur de les avoir mérités. Elle était adroite et intrigante. Elle comprit fort bien que dans ces engagements inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour raccourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont su faire la conquête d'un amant ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance et sa fidélité. Elle joignit à ses charmes tous les secours qu'elle put tirer de son esprit. Elle se soutint assez longtemps dans la faveur, si l'on considère l'inconstance naturelle du Roi, mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui était la passion dominante de son âme : de sorte que l'ardeur du monarque ayant commencé à se refroidir, elle ressentit peut-être plus de chagrin de sa chute qu'elle n'avait trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n'eut point la force de dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscretes, et les liaisons qu'elle prit hautement avec le parti opposé à la maison royale, la firent bientôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions et quelques restes de grandeur qu'elle avait eu l'adresse de garder jusqu'alors. M. Cleveland, qui était un zélé royaliste, lui ayant refusé l'asile qu'elle s'attendait de trouver dans la maison paternelle, elle se vit contrainte par la nécessité de suivre le premier choix de sa haine, c'est-à-dire d'entrer sans ménagement dans le parti des ennemis de la Cour<sup>4</sup>.

Mon père commençait dès lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit, ses talents extraordinaires, son respect pour la religion, la régularité de ses mœurs, et surtout le zèle incomparable dont il paraissait animé pour la patrie, l'avaient mis dans une haute estime à Londres, et le faisaient regarder de tous les Anglais comme le défenseur de leurs lois et le soutien de leur liberté. J'ignore s'il

avait déjà formé les vues ambitieuses qui ont éclaté depuis, mais dans la profession ouverte qu'il faisait d'être opposé au gouvernement, il était trop habile homme pour ne pas reconnaître l'utilité qu'il pouvait tirer de M<sup>lle</sup> Cleveland. Il connaissait le caractère de son esprit et la part qu'elle avait eue pendant sa faveur aux plus secrètes déli-bérations de la Cour. C'était à lui-même qu'elle s'était adressée. Il la reçut avec une distinction qui flatta sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins en lui offrant sa bourse et celle de ses amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime et sa confiance dans cette première entrevue qu'elle ne tarda point à le regarder comme son meilleur ami. L'amitié, entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques se changèrent bientôt en conversations tendres. Ils s'aimèrent ; et M<sup>lle</sup> Cleveland ne crut point s'avilir en devenant la maîtresse d'un homme tel que mon père, elle qui l'avait été de son Roi.

Cependant, son amour produisit un effet qu'elle n'attendait point. Il fut funeste à son ambition. Le monde pardonne à une femme certaines faiblesses qui paraissent anoblies par leur cause. L'honneur d'être aimée d'un grand roi balance, en quelque sorte, la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élévation qui flatte l'orgueil jusqu'au point de changer ainsi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les femmes qui oublient leur devoir par le transport d'une passion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma mère, quoique ce soit à un pareil défaut de sagesse que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres. Toutes les personnes de distinction dont elle s'était conservé l'estime la lui ôtèrent, avec leur familiarité et leur amitié. Mon père lui-même cessa de la considérer lorsqu'elle se fut rendue à ses désirs ; et ne la croyant plus propre à servir à ses desseins, il ne la traita plus que sur le pied d'une maîtresse ordinaire. Ce changement parut dur à ma mère. Il servit à la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté pour quitter son amant sans se plaindre ; et elle se retira à Hammersmith<sup>5</sup>, où elle me porta dans son sein. Je ne sais pas quelles étaient ses vues, ni sur quel fonds elle comptait pour vivre ; mais mon père ne l'oublia pas si entièrement qu'il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fut utile. Il lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avait aimé jusqu'alors. Elle renonça non seulement à l'ambition et à l'amour, mais aux passe-temps mêmes les plus innocents qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse et appliquée. La lecture devint sa plus



chère occupation ; et lorsqu'elle m'eut mis au monde, elle y ajouta le soin de mon enfance, et ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réussir mal à donner une idée de la sagesse et de la vertu de cette excellente mère. Ce n'était plus cette femme mondaine et dissipée qui avait été tour à tour l'esclave de l'amour et de l'ambition. Ses idées et ses sentiments étaient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plus tôt sorti des ténèbres de l'enfance qu'elle entreprit de me former elle-même l'esprit et les mœurs, sans avoir recours aux leçons des maîtres ordinaires. Elle avait recueilli tous les bons auteurs des derniers siècles, et elle y avait ajouté les meilleures traductions des ouvrages des Anciens. Elle s'était nourrie si assidûment de cette lecture pendant plusieurs années que, sans le secours de la langue latine, elle était parvenue à une connaissance extraordinaire de l'histoire. Elle s'était formé le goût avec le même succès pour les ouvrages d'esprit. Il ne sortait rien de la presse qu'elle ne lût, en y joignant son jugement et sa censure. C'était le seul endroit par lequel elle conservait encore quelque commerce avec le monde. Mais le principal objet de son étude avait été la philosophie morale. Elle y rapportait toutes ses lumières. Les autres sciences lui servaient comme de degrés pour arriver à ce but, et elle ne les estimait utiles et solides qu'à proportion qu'elles pouvaient servir à l'en approcher. Elle avait lu dans les traductions tous les philosophes anciens et modernes. Elle en avait tiré avec un discernement admirable tout ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur et à la vérité. Elle en avait composé, à force de soins, un système complet dont toutes les parties étaient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs et bien établis<sup>6</sup>. C'était son ouvrage favori ; elle ne se lassait point de le relire. Elle y trouvait, disait-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses motifs, ses consolations, en un mot le fondement de la paix de son cœur, et de la constante égalité de son esprit.

Je n'avais guère plus de sept ou huit ans, lorsqu'elle commença à m'inspirer le goût de ce qu'elle aimait si chèrement. Elle me trouva d'heureuses dispositions, ou plutôt elle m'en communiqua par l'assiduité de ses soins et la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avais vu qu'elle jusqu'alors, car, dans le dessein où elle était de me donner, pour ainsi dire, un cœur et un esprit de sa façon<sup>7</sup>, elle m'avait retranché tous les amusements de l'enfance. J'étais continuellement sous ses yeux. Mes mains avaient à peine la force de soutenir un livre que j'étais déjà accoutumé à le feuilleter.

Je savais lire lorsque le commun des enfants commence à parler, et la solitude perpétuelle dans laquelle j'étais retenu me fit prendre l'habitude de penser et de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est, et dans quelle classe d'animaux l'homme doit être rangé. Je n'appris point le latin. C'est une langue, disait ma mère, qui n'est nécessaire à présent qu'aux critiques ou aux maîtres d'école. Toutes ses beautés ont été transmises dans les langues vivantes par le moyen des traductions. Le temps qu'un enfant perd à l'apprendre peut être employé plus utilement à l'acquisition des connaissances solides. En général, elle était fort prévenue contre l'étude des langues. Elle les appelait la peste de la raison et la ruine du jugement. Cette multitude de traces que forment tant de mots barbares et étrangers dans le cerveau d'un enfant y produit une confusion irréparable. Ce serait un grand mal, disait-elle, qu'on ne pût faire de progrès dans les sciences qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des langues : mais puisqu'on peut se passer de ce secours, c'est une folie extrême de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années qu'on emploie dans la jeunesse à tourner un peu de latin ne contribuent que d'une manière bien faible et bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages et heureux. Ce n'est point la mémoire, ajoutait-elle, c'est le cœur et l'esprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de là dépend tout l'édifice du bonheur et de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la dernière exactitude, parce qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance de s'exprimer poliment, et de savoir écrire de même. Elle me fit ajouter à cette étude celle de la langue française, comme si elle eût prévu que mon étoile ne me destinait point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous exposé, me dit-elle, à quitter un jour votre patrie : vous aurez besoin d'un langage qui puisse vous faire entendre des étrangers, et vous ne sauriez en apprendre de plus universel que le français.

L'occupation de mes premières années fut donc une simple imitation des études de ma mère<sup>8</sup>. J'appris les éléments des sciences comme elle et dans les mêmes vues. Je m'appliquai particulièrement à l'histoire, qui est la partie pratique de la philosophie morale. Je n'en négligeai pas non plus les sources : je n'avais qu'à jeter les yeux sur le système abrégé de ma mère ; ce livre d'or était toujours ouvert sur ma table. Je l'avais copié de ma propre main. Je comparais mes lectures historiques à ses principes ; je jugeais des vertus et des vices suivant ses idées ; et, soit qu'elle n'eût suivi que

les sentiments droits de la nature, qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorsqu'ils veulent les observer et les suivre, soit que l'habitude de vivre avec elle et de recevoir incessamment ses leçons m'eût accoutumé à penser comme elle, je sentais la vérité de ses maximes, et je trouvais au fond de mon cœur tous ces mêmes sentiments qui étaient sortis du sien et qu'elle avait mis en ordre sur le papier.

Pendant que nous menions ainsi une vie solitaire et appliquée, notre malheureuse patrie s'était vue déchirer intérieurement par les divisions civiles. Mon père, que j'appelle toujours de ce nom (quoique j'ignorasse alors de qui j'avais reçu la vie), mon père, à la tête d'une troupe de citoyens furieux, avait allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'île. Ils y avaient répandu les horreurs de la guerre pendant plusieurs années. Elle n'avait fini que par un attentat qui surpassait tous les autres, et auquel on n'a point encore donné de nom particulier dans aucun langage, par cette raison, sans doute, qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer<sup>9</sup>. Je parle de la mort infortunée du roi Charles, notre légitime souverain<sup>10</sup>. Quoique notre retraite fût si profonde que le bruit de la guerre n'était point venu jusqu'à nous, il nous fut impossible d'en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon roi s'éleva jusqu'au ciel, et les gémissements de tous les véritables Anglais pénétrèrent jusqu'au fond de notre solitude. Ma mère se fit informer de tout le détail de cette funeste aventure. Elle vint me l'apprendre aussitôt, et sa philosophie ne put l'empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. Écoutez, mon fils, me dit-elle, écoutez un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Le Roi est mort sur un échafaud; et c'est votre père qui l'y a fait monter. Ô Dieu, ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtiments à cet horrible crime, et ne les étendez pas du moins jusqu'à nous! Comme il ne m'était jamais rien arrivé qui m'eût causé le moindre trouble, et que j'avais toujours vu ma mère aussi tranquille que moi, ses larmes, le désordre avec lequel elle avait commencé à parler, et le nom de père que je n'avais jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression que je tombai sans connaissance. Étant revenu à moi, je demurai les yeux ouverts à la regarder, comme si j'eusse attendu d'elle la suite d'un exorde si extraordinaire. Elle me satisfit en m'apprenant ses aventures, ma naissance, le rang auquel mon père s'était élevé, et tout ce qu'elle venait d'entendre elle-même de ceux qui lui avaient raconté les troubles d'Angleterre et la fin tragique de notre malheureux roi.

J'étais jeune encore, mais j'avais l'esprit avancé. Le récit de ma mère avait été vif et animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eut fini, dans une espèce de transport qui m'empêcha durant quelque temps d'être attentif à ce qui se passait auprès de moi. J'étais comme effrayé de tant d'images nouvelles qui agissaient toutes à la fois sur mon esprit. Ce n'est pas que je n'eusse lu dans l'histoire des renversements d'États, des troubles, et des guerres sanglantes; mais on n'est guère ému d'un événement passé qu'un historien raconte froidement. Il me semblait que j'eusse part à la révolution présente, dans la personne de mon père. Les mouvements de la nature se trouvaient comme en opposition avec mes idées. Je me sentais porté à l'aimer et à désirer de le voir, et dans le même temps je le détestais, comme un monstre qui s'était rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite, d'ailleurs, qu'il avait tenue à l'égard de ma mère achevait de me révolter contre lui. Tous mes sentiments étaient encore droits et naturels<sup>11</sup>. Je n'avais de goût et d'admiration que pour la sagesse et la vertu; je ne pouvais concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une et de l'autre. Ainsi, je m'accoutumai à mépriser l'auteur de ma naissance en commençant à le connaître, et le doux nom de père se lia tout d'un coup dans mon esprit à des idées d'aversion et de haine.

Je dois rendre néanmoins cette justice à ma mère, qu'aussitôt qu'elle s'aperçut de mes dispositions, elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les premières impressions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes qu'elle m'avait fait goûter par ses instructions. Il faut haïr le crime, me disait-elle; mais dans la société humaine on est obligé quelquefois de le supporter. Cela est vrai surtout à l'égard des personnes à qui l'on doit de la tendresse et du respect. Il n'est permis alors que de s'affliger, et de faire des vœux pour leur changement. Leurs désordres ne nous autorisent jamais à leur refuser ce que la nature, ou d'autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connaître que mon intérêt demandait nécessairement que je prisse ces sentiments pour mon père; que je n'avais rien à espérer que de lui; qu'elle tenait de sa libéralité le bien médiocre qui nous faisait vivre; que la pension dont elle jouissait n'étant attachée qu'à elle, je me trouverais dans une indigence absolue après sa mort; et qu'il fallait par conséquent que j'eusse recours à lui, pour l'intéresser à mon établissement et pour l'engager à me reconnaître en qualité de fils. Quoique je comprisse fort bien l'importance de toutes ces raisons, elles ne purent changer le fond de

mes sentiments. Plusieurs années se passèrent, sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude pour aller solliciter des avantages que je n'estimais point, et que je ne voulais pas tenir de la main d'un homme que j'avais de la répugnance à regarder comme mon père. Je m'étais persuadé, par mes lectures et par mes réflexions, que l'abondance n'est point nécessaire à la félicité. La vertu, disais-je, ne dépend point des biens de la fortune ; et c'est la vertu seule qui rend un honnête homme heureux.

Ma mère avait là-dessus, sans doute, les mêmes sentiments que moi, puisque c'était, pour ainsi dire, avec son lait que j'avais sucé les miens ; mais elle y joignait l'expérience du monde, qui lui faisait considérer les choses dans un point de vue plus juste. Elle savait que la faiblesse et les besoins du corps s'opposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'âme ; que la philosophie, en calmant les passions, ne rend point insensible aux nécessités de la nature ; qu'il y a des extrémités dans la mauvaise fortune qui déconcertent le sage, et qui lui font oublier ses principes ; enfin, que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux de se voir dans une abondance capable d'amollir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence excessive, qui abat et qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raisonnement, et elle renouvela si efficacement ses instances, qu'elle me fit consentir à prendre le chemin de Londres pour me présenter à mon père.

Il était alors au sommet de la fortune. Tous ses ennemis avaient péri ou disparu. Le Parlement n'était composé que de ses partisans, et les emplois militaires remplis par ses créatures. Jamais roi n'avait vu son autorité mieux établie. Le titre modeste de *Protecteur de la République Anglicane* semblait assurer la durée de son pouvoir<sup>12</sup>, parce que le peuple, qui est toujours la dupe des apparences, s'était laissé persuader qu'un homme si modéré n'avait point d'autres motifs que l'amour de la patrie, ni d'autre vue que l'utilité publique. Il était affable, populaire, aimé de la plupart des Anglais, et respecté ou craint des étrangers. Nous apprîmes à Londres tous ces changements. Ma mère, qui connaissait de longue main son caractère, découvrit aisément l'artifice de cette conduite ; mais renfermant dans son cœur tous ses sentiments, elle s'imagina que son hypocrisie même nous pourrait être de quelque utilité. Il n'était pas croyable qu'il pût traiter ses enfants avec dureté, tandis qu'il affectait tant d'indulgence et d'affection à l'égard du public. Elle lui fit demander une audience secrète, qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans

son palais, et il parut seul, un moment après, dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma mère, malgré l'intervalle d'une absence de plusieurs années. Il l'aborda honnêtement, et lui demanda quels services il était capable de lui rendre. La vue d'un homme qu'elle avait aimé autrefois jusqu'à lui sacrifier toutes ses espérances, la toucha tellement qu'elle ne put retenir ses larmes. Il en parut attendri, et il lui renouvela l'offre de ses services. Elle lui dit naturellement que le Ciel avait permis qu'elle eût mis heureusement au monde un fruit de leurs amours; qu'elle avait pris soin de l'élever jusqu'alors dans la retraite; qu'elle croyait l'avoir rendu digne de n'être pas désavoué d'un tel père; et qu'elle prenait la liberté de le lui présenter ce jour-là pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvait tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce discours le rendit rêveur pendant quelques moments. Son visage parut ensuite se changer tout d'un coup. Il nous regarda d'un œil fier et méprisant. Non, dit-il à ma mère, l'artifice est grossier<sup>13</sup>: rendez grâce à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie, et gardez-vous de répéter votre imposture à personne, si vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finissant cette cruelle réponse, et il nous laissa dans le trouble et la confusion qu'il est aisé de s'imaginer.

C'est vous qui l'avez voulu, dis-je à ma mère; vous voyez si j'avais raison de résister à vos instances, et de refuser de vous suivre. Elle était demeurée dans un si profond accablement qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya sur mon épaule pour sortir de l'appartement, et nous gagnâmes la rue sans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le hasard, ou son propre choix, nous fit passer devant le palais de White-hall, qui était la place où le malheureux roi Charles avait perdu la tête sur un échafaud. Nous nous y arrêtâmes. Sa douleur s'y renouvela si amèrement que, ne pouvant se soutenir davantage, elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui était au long de la muraille. Elle y demeura longtemps à gémir de l'horrible injustice des hommes, et de la rigueur de son sort. J'entrais dans ses plaintes. Ma haine se fortifiait contre l'auteur de nos peines; et quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sentais point que ma raison le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triste occupation, Fairfax<sup>14</sup>, l'intime confident de mon père, passa vis-à-vis de nous pour entrer à White-hall. Il avait vu si souvent ma mère avant qu'elle eût quitté Londres qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, et il eut l'hon-

nêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse était si visible qu'il s'en aperçut. Il la pressa de lui en apprendre la cause ; et comme on n'est guère capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son cœur sans réserve. Il l'écouta attentivement, et, soit par compassion, soit par quelque vue politique qui regardât l'intérêt de son maître, il lui promit de s'employer avec tant de zèle que nos affaires pourraient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il ; je retourne exprès chez Mylord Protecteur, et je vous prie d'espérer quelque chose de mes soins. Il nous quitta. Je pressai ma mère de se retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous exposer une seconde fois à la dureté d'un barbare qui ne connaît pas même les tendresses du sang et de la nature ? Il me fait grâce en refusant de me reconnaître pour son fils ; il m'épargne la honte d'avoir un père si criminel et si méprisable. Elle ne se rendit point à mes désirs. Nous attendîmes le retour de Fairfax. Il parut avec un air satisfait qui nous fit bien augurer de son entreprise. Effectivement, il nous dit qu'il avait eu assez de pouvoir sur l'esprit de son maître pour lui faire comprendre qu'il se déshonorait en refusant de me reconnaître. Personne n'avait ignoré le commerce qu'il avait eu avec ma mère, et sa grossesse n'avait pas été moins connue de tout le monde avant sa retraite. La vie qu'elle avait menée depuis la mettait à couvert de toute sorte de soupçons. De sorte que Fairfax, qui était l'homme du monde le plus adroit, avait pris mon père par son faible, en lui faisant faire attention que sa dureté pour moi allait ruiner l'opinion qu'il s'était efforcé de donner jusqu'alors au public de sa droiture et de sa bonté. Il nous pria donc de sa part de retourner à son hôtel. En allant, il nous apprit que ce qui avait disposé si mal le Protecteur à notre égard était une visite qu'il avait reçue le matin, toute semblable à la nôtre. Une autre de ses maîtresses, qui se nommait Mally Bridge<sup>15</sup>, l'était venu voir avec un fils à peu près de mon âge, qu'elle avait eu de lui. Il l'avait vue à regret, par la crainte où il était de donner une mauvaise idée de ses mœurs ; et son embarras s'était augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus secret que celui où nous avons été introduits la première fois. Nous n'y fûmes pas longtemps sans voir paraître mon père. Son visage était serein, et son accueil fut doux et honnête. Après avoir fait de courtes excuses à ma mère sur ce qui s'était passé une heure auparavant, il l'assura que son estime pour elle s'était conservée toute entière, et qu'il était disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, et m'appelant son cher fils, il me promit de pen-

ser à ma fortune, et de m'accorder son amitié. Je tenais pendant ce temps-là les yeux baissés, et je demeurais dans le silence. Mon cœur ne s'ouvrait point aux tendres sentiments de la nature. Je me rappelais la mort du roi Charles, et je m'imaginai voir le bourreau qui s'était couvert de ce sang innocent. Je me remettais dans l'esprit toutes les peines que ma mère avait souffertes, et je songeais que je parlais à son persécuteur. Je me souvenais de l'air insultant et dédaigneux avec lequel il nous avait rejeté la première fois. Enfin, sa figure semblait répondre à l'idée que je m'étais formée de lui; je lui trouvais un air qui m'épouvantait. Ma mère me dit: Embrassez les genoux de votre père, mon fils, et tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma mère l'assura que j'étais timide; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minutes, quoique avec beaucoup de langueur, il prit la parole pour proposer à ma mère un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle et pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t-il, les colonies de la Jamaïque et de la Nouvelle-Angleterre. Je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens et des honneurs qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse ses intérêts des miens: vous êtes propres tous deux à me rendre service, puisque vous me touchez de si près; et vous en recueillerez des avantages si certains que vous pouvez déjà compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma mère que cette proposition était une faveur extrême de Mylord Protecteur, et que la préférence qu'il nous accordait sur tant d'autres qui sollicitaient une telle commission marquait bien sa confiance et son affection pour nous. Vous serez honorés, ajouta-t-il, et vous deviendrez riches en peu d'années, au bout desquelles vous reviendrez jouir paisiblement de vos richesses en Angleterre.

Ma mère pénétra tout d'un coup le dessein artificieux de ces offres. Mais, quelque éloignée qu'elle fût de les accepter, elle comprit qu'il y aurait du danger à les refuser ouvertement. Il lui était aisé de voir en effet, après ce qui nous était arrivé le même jour, que mon père était incommodé de notre présence, et que son unique vue était de nous éloigner. Elle n'avait point de goût, sans doute, pour le voyage de la Jamaïque: quelle satisfaction une femme eût-elle pu se promettre à s'exiler ainsi volontairement avec un enfant de mon âge? Mais il était à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux par un refus. Elle témoigna donc de la reconnaissance pour



cette bonté, qui le faisait penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse qu'elle donnait dans toutes ses vues, et ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étaient peut-être sincères, parce qu'elles étaient un effet de la joie qu'il avait de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs et du temps de notre départ. Il nous parut qu'il était dans le dessein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le voyage. Le Ciel connaît de quelle manière il eût exécuté ses promesses; mais celles de ma mère étaient équivoques, et lorsqu'elle le remerciait de sa bonté, c'était en supposant qu'il nous en donnerait des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé notre adresse. Je n'avais pas ouvert la bouche dans cette conversation. Ma mère m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'était passé dans mon cœur, et je lui marquai à mon tour la surprise où j'étais de l'avoir vue consentir si facilement à quitter l'Angleterre pour courir après des richesses incertaines dans un pays inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avaient fait agir; et comme je n'en avais point d'autre pour condamner ce projet que le mépris infini que je faisais des biens de la fortune, elle me fit apercevoir dans la proposition de mon père tout ce qu'elle y avait découvert elle-même, c'est-à-dire son indifférence pour nous, et le dessein qu'il avait de se défaire d'elle et de moi. Ma simplicité et mon défaut d'expérience ne m'avaient pas permis de pénétrer si loin. Je sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom et la qualité de père. Partons pour l'Amérique, ajoutai-je; si c'est un lieu désert et inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre, s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnaître pour son fils. Ma mère s'efforçait toujours de modérer ces mouvements. Je me les reprochais quelquefois à moi-même comme un excès du moins qui semblait blesser la nature; mais je n'en étais pas le maître, et la suite des événements ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammersmith et de prendre une dernière résolution sur notre conduite, ma mère jugea à propos de faire une visite à une dame de Londres dont sa mauvaise fortune n'avait pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'était retirée à la campagne; mais connaissant son caractère, elle faisait toujours le même fond sur sa fidélité. Cette bonne amie se nommait M<sup>me</sup> Riding<sup>16</sup>. Elle nous reçut avec beaucoup de joie; mais lorsque ma mère lui eut fait la confidence de nos peines, et des desseins que mon père avait sur nous,

elle pâlit, comme il arrive en apprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai crue morte, dit-elle à ma mère, et la satisfaction que j'ai eue de vous revoir ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez m'oblige de changer de ton pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous et votre fils, si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur. Je vais vous apprendre une aventure si terrible qu'elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes et pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite si elle n'avait jamais connu Mally Bridge, qui avait été aussi une des maîtresses de mon père. Non, répondit ma mère; mais Fairfax m'a parlé d'elle: il m'a dit qu'elle avait été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur, avec le fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit M<sup>me</sup> Riding. Je ne sais quelles ont été ses vues en vous parlant de cette fille infortunée; mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde. Je ne crois pas son fils non plus parmi les vivants. Écoutez leur triste histoire<sup>17</sup>.

Mally Bridge était une créature toute charmante, et du caractère du monde le plus aimable. Elle s'était laissé séduire par l'hypocrisie de Cromwell dans le temps qu'il n'était encore que simple Orateur de la Chambre basse du Parlement<sup>18</sup>. Sa passion pour elle ne dura pas plus longtemps que celle qu'il a eue depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse, et elle traîna ensuite une vie obscure et languissante, avec le fruit de son malheureux amour. Le hasard me fit lier connaissance avec elle, trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avait déjà traitée avec la même perfidie<sup>19</sup>; et comme vous disparûtes presque aussitôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge aussitôt que je la connus, et je vécus avec elle sur le pied d'une intime amie. Je la consolais dans le chagrin qu'elle conservait encore de sa disgrâce. Je lui faisais espérer un meilleur sort lorsque son fils serait en état de paraître aux yeux de Cromwell, et de réveiller par sa présence les sentiments qu'il avait eus pour elle. Le jeune Bridge<sup>20</sup> (car elle n'avait osé lui faire prendre le nom de son père) était un enfant rempli de bonnes qualités. Elle l'aimait avec la dernière tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son père, qui ne pouvait, sans être le plus barbare de tous les hommes, refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourrait se servir pour l'amener à une particulière entrevue. Le plus court et le plus com-

mode était de l'engager à venir chez elle-même, et je crus avec raison qu'il ne refuserait pas une faveur si mince à une personne qu'il avait crue pendant quelque temps digne de son affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grâce par un billet qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'était fait assurer qu'il n'était point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étais rendue chez elle. Nous avons relevé les agréments du petit Bridge par une innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le cabinet, d'où je pouvais prêter l'oreille à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence, avec beaucoup de modestie ; et faisant approcher son fils, qu'elle lui présenta avec une grâce capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle. Puisse-t-il être assez heureux pour plaire à son père, après tant de larmes et de soins qu'il a coûtés à sa malheureuse mère ! Je jugeai par sa lenteur à répondre qu'une scène à laquelle il s'attendait si peu lui causait quelque embarras. Il ignorait entièrement que Mally Bridge eût un fils de lui ; et la régularité des mœurs qu'il commençait à affecter lui faisait craindre tout ce qui pourrait donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la politique. Il assura Mally qu'il était au désespoir d'avoir ignoré si longtemps qu'elle eût ce cher gage de son amour. Il embrassa mille fois le fils et la mère. Il les entretint de la manière la plus tendre ; et leur protestant qu'il ne se lassait point de les voir, après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense et du soin de l'éducation d'un enfant qu'il allait aimer autant que ceux qu'il avait eus de son épouse, et pour l'établissement duquel il n'aurait pas moins de zèle et d'attention. Pour vous, dit-il à la mère avec une tendresse contrefaite, je crains que vous n'ayez manqué de bien des choses, depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue. Je veux, s'il est possible, vous faire oublier le passé ; et je vous assure aujourd'hui, pour toute votre vie, de deux cents livres sterling de pension. Quelque facile à persuader que Mally Bridge eût toujours été, elle sentait de la répugnance à se séparer de son fils. Elle tâcha de s'en défendre, en répondant que cet enfant était accoutumé à vivre avec elle ; qu'elle n'avait rien de plus cher que lui ; qu'il serait élevé avec plus de soin sous ses yeux que dans une école parmi des étrangers ; qu'il était d'une délicatesse extrême ; et qu'il avait encore besoin de l'attention d'une mère. Cromwell fut si pressant, et la flatta par tant d'espérances, qu'elle se rendit à la fin à ses trompeuses raisons. Ils convinrent qu'il enverrait prendre le jeune Bridge deux jours après,

et qu'il commencerait aussi de ce jour-là à payer les deux cents livres de pension à la mère. Il la quitta, après l'avoir encore embrassée, elle et son fils.

J'avoue qu'il s'était contrefait avec tant d'art que je fus embarrassée sur la réponse que je devais faire à Mally lorsqu'elle me demanda ce que je pensais de tout ce que j'avais entendu. Il peut être sincère, lui dis-je, et ce serait sans doute un avantage infini pour vous qu'il le fût ; mais s'il ne l'est pas, vous êtes à plaindre de vous être engagée si inconsidérément, et le petit Bridge l'est beaucoup aussi. Elle me demanda ce que je croyais donc qu'elle dût faire, et s'il y avait apparence que Cromwell fût assez dénaturé pour avoir conçu quelque dessein cruel contre son fils. Je n'ose former ce soupçon, repris-je ; mais je vous conseille du moins de vous informer soigneusement du lieu où l'on se propose de le mettre, et de ne pas vous reposer tout à fait sur le zèle d'autrui. Les deux jours se passèrent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troisième dans un carrosse, avec un billet de la main de Cromwell. Il apportait à Mally Bridge une partie de la pension. J'étais chez elle. Je ne la quittai presque pas un seul moment pendant ce temps d'alarme. Le billet ne contenait que quelques mots de civilités avec une prière de remettre le petit Bridge entre les mains de l'envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triste Mally redoublèrent. Fallait-il livrer son fils à un inconnu ? Devait-elle appréhender quelque chose de la main d'un père ? Sa situation était en effet si embarrassante que j'aurais voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez, lui dis-je, que vos propres idées, pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'un de vos peines. Cependant, si vous me consultez, je vous répondrai qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwell. C'est un homme à craindre. Qui sait s'il n'en viendrait point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils, et le vôtre même, en deviendraient peut-être plus tristes, et le mal moins capable de remède. Non ; mais en remettant votre fils à l'inconnu qui le demande, faisons-le suivre à vue d'œil par un domestique fidèle : nous serons informées par ce moyen de la demeure que son père lui destine, et nous ne tarderons guère après cela à l'être de sa situation. Elle goûta cet avis : nous l'exécutâmes aussitôt. L'envoyé de Cromwell reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes jusqu'à la portière du carrosse. Cet aimable enfant, qui n'était point encore

en état de craindre le péril pour lui-même, ne paraissait sensible qu'aux pleurs de sa mère.

Ce fut un de mes propres domestiques que j'envoyai à la suite du carrosse. J'avais un garçon fidèle et entendu à qui il suffisait de dire deux mots pour le mettre au fait d'une telle commission. Nous attendîmes impatiemment son retour. Il revint deux heures après; et comme je ne lui avais rien caché du fond de cette affaire, pour l'intéresser davantage au succès par ma confiance, il leva les yeux au ciel en entrant dans la chambre où nous étions pour nous faire comprendre qu'il nous apportait de fâcheuses nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, et ne nous effrayez point si vous n'en avez de fortes raisons. Oh! Madame, s'écria-t-il, si je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je suis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur et de compassion, n'en dussiez-vous avoir qu'autant que j'en ai senti. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu'ayant suivi longtemps le carrosse, il l'avait vu enfin s'arrêter dans une rue détournée; que le conducteur du petit Bridge était descendu avec cet enfant, et qu'ayant renvoyé le cocher, il était entré plus loin dans une maison; qu'il y avait passé environ une demi-heure; qu'il avait fait appeler ensuite un carrosse de louage, et qu'il y était monté avec son innocente proie; qu'il ne paraissait pas qu'on lui eût fait aucun mal, mais qu'au lieu des habits propres et galants dont il était revêtu en nous quittant, on l'avait couvert de misérables haillons, tels qu'on les porte dans la dernière pauvreté; que le carrosse était allé de là à l'autre extrémité de la ville, du côté de White-Chappel; que le conducteur s'était encore défait de son cocher à quelques pas d'un hôpital où l'on élève des enfants orphelins par le secours des charités publiques; qu'il y était entré, et qu'en étant sorti seul, il n'y avait point lieu de douter qu'il n'y eût laissé le jeune Bridge pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de son âge; qu'il n'avait osé parler au directeur de l'hôpital, ni prendre les moindres informations sans nos ordres, de peur de se rendre coupable de quelque indiscretion.

Mally Bridge était à demi morte en écoutant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle, je la consolai en lui représentant qu'il n'y avait rien à désespérer, puisque nous savions du moins ce que son fils était devenu; qu'à la vérité la barbarie de Cromwell allait au-delà de tout ce que je m'étais imaginé, mais que c'était un bonheur pour elle d'avoir eu cette occasion de le connaître, parce qu'il ne lui arriverait plus d'être la dupe de ses artifices; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions

découverts<sup>21</sup>, il nous serait aisé sans doute d'en prévenir les suites en retirant secrètement le petit Bridge de l'hôpital; qu'il n'était point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il serait redemandé par sa propre mère; qu'il fallait néanmoins qu'elle remît à l'extrémité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il était possible, que Cromwell apprît jamais qu'il était retourné entre ses mains; que je me chargeais de cette entreprise, et que j'en croyais le succès assuré; que je lui promettais de le faire élever moi-même avec tant de secret et de soins, dans une terre que j'ai en Devonshire, qu'il serait moralement impossible à Cromwell d'en avoir jamais la moindre connaissance; que si ce perfide avait encore l'impudence de la venir voir, il fallait recevoir sa visite sans affectation, soit qu'il ignorât qu'elle eût retrouvé son fils, soit qu'il parût l'avoir appris; mais qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparaitre à ses yeux, s'il apprenait en effet qu'elle eût découvert une si lâche et si infâme tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulais finir son inquiétude avant la nuit, et épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l'hôpital. Mais au moment que j'allais sortir, j'aperçus le carrosse de Cromwell qui s'avancait vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une visite qu'il venait lui rendre. Il avait eu le temps d'être informé par son agent du succès de ses desseins, et il venait sans doute pour observer les dispositions de la mère, et pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussitôt, et l'ayant prévenue sur cette fâcheuse scène qu'elle ne pouvait éviter, je lui recommandai de se rendre maîtresse de toutes ses paroles et de tous ses sentiments. Je jugeai même à propos de ne pas m'éloigner d'elle, pour la fortifier par ma présence. Il entra d'un air aussi tranquille que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ses vertus. Je remarquai néanmoins qu'il parut surpris de me trouver là. Il me connaissait<sup>22</sup>. Comme son unique but était d'ensevelir ses désordres, il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques moments d'une conversation indifférente, de trouver bon qu'il entretînt Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le cabinet. La crainte où j'étais qu'il ne lui arrachât son secret, et qu'il ne réussît de nouveau à la séduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de son fils comme d'un enfant admirable, pour lequel il avait pris par inclination tous les sentiments paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l'avait placé; et lorsqu'il crut en avoir dit assez pour

satisfaire la tendresse d'une mère, il prit un ton radouci pour lui faire comprendre que, tout résolu qu'il était de ne rien épargner dans la suite pour la fortune d'un fils si cher, l'état présent de ses affaires ne lui permettait pas si tôt de se reconnaître hautement pour son père ; qu'il fallait garder des ménagements avec le public ; que son affection n'en serait que plus vive, étant renfermée dans les bornes du secret ; qu'il n'était pas même nécessaire qu'elle vît souvent son fils ; qu'il pourrait lui donner quelquefois cette satisfaction, et qu'elle devait se reposer pendant ce temps-là sur la tendresse infinie qu'il avait pour elle et pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, et pour approuver toutes ses propositions. Il crut s'être ainsi assuré d'elle à peu de frais ; et il la quitta, en riant sans doute de sa simplicité.

Est-il possible, dis-je à cette excellente fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice et d'imposture ! Je n'en aurais pas été capable, moi qui vous en ai donné le conseil. J'aurais dévisagé un hypocrite qui se joue impunément de la patience du Ciel et de la droiture des hommes. Comment s'est-il pu faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d'un caractère si différent du vôtre ? Hélas ! les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme, tandis que ce qu'il y a de plus aimable et de plus parfait dans notre sexe est la proie d'un hypocrite et d'un scélérat. Je fis faire réflexion à Mally que, puisque Cromwell était capable de pousser si loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne fallait pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur, et que sa fureur par conséquent ne fût extrême contre moi, s'il venait à découvrir que j'eusse aidé à faire manquer son dessein. Ce n'est pas, lui dis-je, que je veuille relever le service que je suis prête à vous rendre ; mais vous trouverez bon que, sans relâcher rien de mon zèle, je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réussis à tirer votre fils de l'hôpital, il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir jusqu'à ce que je l'aie fait transporter en Devonshire. Je passerai encore quelque temps à Londres après son départ, et j'affecterai de vous éviter, comme si j'étais mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma terre, et vous pourrez m'y venir joindre secrètement quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entièrement sur moi de toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu jusqu'au temps de la revoir en province. Son cœur me parut si serré que j'augurai mal de la conclusion de cette aventure. Je la quittai, les larmes

aux yeux, comme si j'eusse pressenti que c'était pour la dernière fois que je lui parlais.

Je me rendis aussitôt à l'hôpital. J'y entrai comme si la seule curiosité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les enfants, et je caressai les plus aimables pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin, dans un état qui me pénétra de pitié. J'allais le demander au directeur; mais m'étant aperçue que cet homme, qui paraissait fort grossier, m'avait laissée seule au milieu de cette petite troupe, et qu'il n'y avait que mon valet avec moi dans la salle, j'expliquai en deux mots à celui-ci l'espérance que je formai sur-le-champ d'enlever le petit Bridge sans être aperçue. Je lui dis de le conduire vers la porte; et s'il la trouvait ouverte, de sortir avec lui pour le mettre dans le carrosse qui m'attendait. Je demeurai encore un moment pour m'assurer qu'il s'était échappé sans obstacle; et ne voyant paraître personne, je pris aussi le chemin de la rue, d'où nous nous éloignâmes aussitôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étaient alors en si mauvais ordre, et les enfants y étaient gardés avec si peu de soin, que la facilité que j'eus à réussir n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour approchait. Je ne laissai point de faire partir l'enfant avant la nuit avec le même valet qui l'avait enlevé, et je donnai avis à sa mère par un billet de l'heureuse fin de mon entreprise.

Je demurai quelques jours à Londres sans la voir, comme j'en étais convenue avec elle; et lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en chemin pour me rendre à ma terre. Je m'attendais qu'elle ne tarderait point à me suivre. Mais à peine étais-je depuis trois jours en Devonshire que je reçus une lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenait les plus funestes nouvelles. Cromwell avait été informé de l'enlèvement de son fils, sans qu'elle me pût dire comment. Ne doutant point que le coup ne fût venu d'elle, il l'était allé trouver dans le premier mouvement de sa colère; et loin de continuer à garder des ménagements, il l'avait menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusait de remettre son fils entre ses mains. Elle s'était défendue d'abord, en protestant qu'elle ignorait ce qu'il était devenu; mais n'étant point assez ferme pour résister longtemps à de telles instances, il avait tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'était passé. Cette découverte l'avait rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constamment de lui dire de quel secours elle s'était servie, il m'avait soupçonnée d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avait quittée en renouvelant ses menaces, et, par un attentat inouï dans un pays de liberté, il



avait laissé chez elle deux hommes armés pour la garder à vue jusqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il souhaitait dans cette affaire. Mally n'était point en état de se défendre de la violence. Elle demeurait seule, avec une fille qui la servait. Elle s'était ainsi trouvée captive dans sa propre maison, sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitait. Mais ce n'était que le prélude des horreurs qu'elle allait essayer. Les deux hommes à la garde desquels Cromwell l'avait confiée étaient des scélérats, qui ne passèrent point la nuit dans la chambre d'une si jolie femme sans former sur elle des desseins dignes d'eux et de leur maître. Ils la déshonorèrent, elle et sa servante ; et craignant sans doute, après une telle action, le ressentiment de Cromwell même, qu'ils ne croyaient peut-être pas aussi méchant qu'eux, ils disparurent au matin pour éviter la punition. Mally, désespérée d'une si horrible disgrâce, prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son aventure avant d'exécuter sa funeste résolution, et saisissant le moment que sa servante était allée porter sa lettre à la poste, elle finit ses malheurs et sa vie en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa lettre que son dessein était de mourir, je m'imaginai que l'affection qu'elle avait pour son fils l'attacherait à la vie malgré son désespoir. Elle me le recommandait d'une manière si tendre que je ne pouvais me figurer qu'elle se résolut à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je m'attendais tous les jours de la voir arriver : mais je ne vis que sa servante, qui se rendit chez moi peu de temps après, et qui m'apprit les circonstances tragiques et les suites de la mort de sa maîtresse.

Le dessein de Cromwell, en la faisant garder à vue, avait été d'empêcher qu'elle ne me fit savoir que notre secret était venu à sa connaissance. Il était allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'espérance apparemment de me gagner par ses promesses, ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j'étais partie depuis quelques jours pour la province, et s'étant assuré par diverses informations que j'avais rompu depuis quelque temps tout commerce avec elle, il cessa de me soupçonner. Comme il était tard après ses recherches, et qu'il se reposait sur ses deux gardes, il remit à la voir au lendemain ; de sorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à sa maison au moment que la servante y revenait après avoir porté la lettre de sa maîtresse à la poste. Cette fille, qui avait eu sa part à l'infortune, et qui n'ignorait pas que Cromwell en était la première cause, se mit à pleurer amèrement à sa vue. Ce spec-

tacle le surprit. Il apprit d'elle ce qui s'était passé. Il feignit de l'apprendre avec douleur; et s'étant pressé de monter à l'appartement de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la servante de jeter des cris. Il s'efforça de la faire convenir qu'il n'était point coupable d'un si malheureux événement; il lui persuada qu'il était de leur intérêt à l'un et l'autre de le tenir caché; et pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit présent d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc enterrée secrètement, et cette triste aventure n'a jamais été connue du public. La servante, qui n'ignorait pas la tendre amitié que j'avais pour sa maîtresse, prit aussitôt le chemin de Devonshire pour venir m'informer de son sort. Elle n'était point dans la confiance de ce qui regardait le petit Bridge. Cependant, après avoir reconnu son caractère, qui me parut discret et fidèle, je jugeai qu'elle pourrait m'être utile pour élever cet enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnaissance qu'elle conservait pour sa chère maîtresse. Je la reçus au nombre de mes domestiques, et je lui remis son élève entre les mains. Dans l'opinion que le péril était passé, je l'aurais laissée avec lui dans ma terre, et je serais retournée à Londres; mais une lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m'apprenait que Cromwell m'était venu demander et qu'il s'était informé curieusement du lieu où j'étais, me fit changer de sentiment. Il commençait à se rendre si puissant, que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément, il ne réussît dans le projet de me perdre, s'il le formait; et je connaissais si bien son caractère, que j'étais assurée qu'il le formerait, s'il avait le moindre soupçon du service que je rendais au petit Bridge, et de la part que j'avais eue à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j'aurais peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenue que j'avais chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire. Elle est à l'extrémité de la province de Devonshire, qui est séparée de celle de Sommerset par des montagnes d'une extrême hauteur, dont la plupart consistent en un vaste rocher qui paraît être tout d'une pièce. Il y a néanmoins, dans le fond d'une petite vallée qui m'appartient, diverses ouvertures qui donnent un accès souterrain jusqu'au centre de quelques-unes de ces montagnes: de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il est stérile, il serait difficile de trouver un endroit plus propre à servir d'asile contre

la violence et la persécution. Je résolus de choisir une de ces cavernes obscures pour y faire élever le petit Bridge. C'était un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, et de prévenir moi-même ce que je pourrais appréhender de l'adresse de Cromwell à me faire observer, ou de la trahison de mes domestiques. Je ne me défiais ni de la servante de Mally, ni du valet, qui m'avait servi fidèlement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein ; et les ayant trouvé disposés à le suivre, j'ordonnai à James (c'était le nom de mon valet) de porter secrètement dans la partie la plus retirée de cette solitude toutes les commodités qui pouvaient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre, où le nécessaire du moins ne manquait pas. J'eus la curiosité de la voir, et j'en fus si satisfaite que, n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la société des hommes, il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m'y renfermer aussi, et de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant, comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de secret que j'en espérais pour cet enfant et sa gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile, et je laissai James dans ma maison, pour les visiter de temps en temps et leur porter les provisions nécessaires à la vie. Je me trouvai l'esprit fort en repos après cet arrangement, et je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connaissant, comme je faisais, l'esprit ardent et vindicatif de Cromwell, j'étais bien persuadée qu'il aurait les yeux sur mes démarches, du moins par ses agents et ses émissaires<sup>23</sup>. J'aurais cessé de craindre après la mort de Mally Bridge, si j'eusse eu à faire à tout autre qu'à lui. Sa haine devait être ensevelie avec cette malheureuse fille, et son hypocrisie semblait n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'alarmer. Mais je savais trop bien de quoi il était capable pour m'endormir sur de fausses apparences. J'avais pénétré dès ce temps-là son caractère. Incapable de retour et de réconciliation, il suffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opposé, ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de sa haine. Tous ses mouvements sont des passions violentes, dont l'effet est d'autant plus dangereux que son adresse est extrême à les déguiser. Je vécus donc dans une grande réserve. J'affectai même de paraître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir, et l'ayant eue plus d'une fois, je le vis attentif à observer mes yeux et ma contenance ; mais il me trouva toujours en garde contre ses regards et ses questions captieuses. Je crus que pour la défense de l'innocence il m'était permis d'employer la

dissimulation, c'est-à-dire les mêmes armes par lesquelles il cherchait à l'opprimer.

Quelques années se passèrent pendant lesquelles il me parut entièrement revenu de ses soupçons. J'allais de temps en temps à ma terre ; je voyais croître avec plaisir le petit Bridge. Quoique sa gouvernante ne fût pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui apprenant de bonne heure à lire et à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La solitude continuelle où il était l'ayant rendu sérieux et recueilli, il fit, avec le seul secours de ses livres et de ses réflexions, des progrès surprenants dans quantité de connaissances utiles. Il parut surpris, lorsque sa raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse caverne, loin du commerce et de la demeure des autres hommes. Il lui restait un souvenir confus de ce qu'il avait vu dans sa plus tendre enfance ; et connaissant d'ailleurs par ses lectures que le monde était peuplé d'habitants qui lui ressemblaient, il demandait souvent à sa gouvernante et à moi pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondais que nous ne l'y tiendrions pas toujours ; qu'il nous saurait bon gré de l'y avoir retenu, lorsque je lui en apprendrais un jour les raisons ; et qu'elles étaient si fortes qu'il fallait encore s'y soumettre pendant quelque temps. Sa douceur naturelle, et l'habitude qu'il avait formée de vivre solitairement, lui faisaient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant, lorsque je le crus assez fort pour se passer du secours de sa gouvernante, et assez raisonnable pour cacher la manière dont il avait été élevé, je résolus de le mettre dans un collège, et de lui faire prendre des instructions régulières. Je l'envoyai au célèbre collège d'Eaton<sup>24</sup>, après lui avoir fait entendre qu'il avait des ennemis redoutables, et que s'il s'aimait lui-même, il ne devait parler à personne de son séjour dans la caverne, parce que sa vie dépendait de ce secret. Effectivement, une aventure si extraordinaire ne pouvait être connue sans donner lieu à des réflexions qui serviraient à la faire divulguer. Cromwell devenait plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençaient à éclore. Son hypocrisie était plus affectée que jamais ; et quoique je ne fusse point absolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge s'il venait à le découvrir, c'était assez de connaître ce caractère inflexible pour être assurée qu'il n'aurait jamais des sentiments de père pour un enfant qu'il avait voulu perdre.

Nos troubles domestiques et le renversement du roi Charles ayant suivi de près, Cromwell se vit en peu de temps au faite de la grandeur. Le pouvoir absolu dont il se mit en possession ne lui fit rien changer à son extérieur composé. Il entreprit de se faire passer pour le réformateur de la religion, des mœurs, et de l'État. J'avais espéré d'abord de voir arriver le contraire : c'est-à-dire que, n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il lèverait le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avais même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge. Mais je compris qu'une si damnable et si constante hypocrisie nous fermait toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme, pour m'acquitter en amie fidèle de ce que je croyais devoir à la mémoire de sa mère. Je le rappelai du collège d'Eaton après qu'il y eut passé quelques années ; et le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystère de sa naissance et de l'état de sa fortune, je lui découvris tous ses malheurs, qu'il avait ignorés jusqu'alors. L'effet que cette connaissance produisit sur lui fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque temps pour réfléchir sur ce qu'il avait entendu ; et m'étant revenu trouver après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa mère. Dans le fond, me dit-il lorsque je l'eus satisfait, je ne vois rien dans votre récit qui puisse être une preuve que mon père ait souhaité ma mort, et qu'il ait contribué à celle de ma mère. Il voulait ménager sa réputation en me faisant élever à l'hôpital. Peut-être se proposait-il de m'en tirer dans la suite, et de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma mère, il n'est pas croyable qu'il ait eu part au crime des deux scélérats à la garde desquels il l'avait laissée, ni qu'il les eût employés s'il les eût crus capables de cette infamie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t-il, que mon père me haïsse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir, et lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnaître ; mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre, et de quoi m'employer d'une manière convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avait de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwell l'avait aveuglé ; et son peu d'expérience ne lui permettant point d'apercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissements

et mes conseils. Je fis mille efforts, pendant huit jours, pour lui faire perdre cette pensée : son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plains son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçaient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, et je le fis souvenir en le quittant que c'était contre mes désirs et mes sentiments qu'il allait s'exposer au péril. Je lui avais offert de lui tenir moi-même compagnie ; je lui aurais procuré du moins quelque protecteur puissant qui lui aurait rendu les accès plus faciles, et Cromwell aurait peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils s'il eût eu quelque témoin de ses démarches. Mais c'était en cela même que Bridge s'écartait de mes idées. Le principal fond de ses espérances était le secret avec lequel il prétendait se présenter à son père. Ma présence le touchera infailliblement, disait-il, et il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvements de la nature, lorsque je l'assurerai de ma discrétion, et qu'il verra qu'il ne saurait courir de risque à les suivre. Enfin, Bridge partit, et me laissa dans une inquiétude dont je ne sortis huit jours après que pour passer à des sentiments beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en apprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa mère. À peine fut-il arrivé à Londres que son impatience le fit aller chez son père. Il demanda d'être introduit sans ménagement. James l'avait suivi jusqu'à la porte ; il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six gardes, qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la ville. Personne n'a su de quelle manière il y a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwell inspire de fidélité et de discrétion à ses satellites. James se présenta quantité de fois à la porte de sa prison ; mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle, et je volai à Londres pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre amie. Je me transportai aussitôt à sa prison. Je parlai aux concierges, que je tâchai de fléchir par mes prières et par l'offre de mes présents, non pour obtenir sa liberté ou la satisfaction de le voir, mais pour être instruite au moins du lieu et de l'état où il était. Je perdis absolument mes peines. Je tirai pour unique réponse de ces barbares qu'il ne leur était point permis de révéler les ordres de leur maître, ni la sentence des prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle ; j'en ai des preuves trop certaines

dans la connaissance que j'ai du cœur impitoyable de son père. Voilà les chemins par lesquels ce tyran va à la gloire. Après avoir versé le sang de son roi pour satisfaire son ambition, il pouvait bien répandre celui de son fils pour assurer l'opinion de sa continence, et de la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté et ses artifices, reprit M<sup>me</sup> Riding, après avoir achevé son récit. Je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous faire apercevoir dans le malheur d'autrui le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t-elle, quel a été le dessein de Fairfax en vous parlant de Mally Bridge et de son fils comme de deux personnes vivantes, et en vous disant que Cromwell a reçu ce matin leur visite. C'était sans doute pour s'assurer que vous n'aviez nulle connaissance de leur sort, et qu'il en aurait par conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwell, en refusant de reconnaître votre fils dans la première audience, s'est contenté de vous défendre sous des rigoureuses peines de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son hôtel s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter sans éclat. Mais craignant apparemment que le bruit d'une femme et d'un jeune homme arrêtés de cette sorte ne servît à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voies plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hasard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas ? Il est visible qu'il vous suivait par ordre de Cromwell, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduits chez moi pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite, et tâchez, s'il est possible, de ne point me commettre.

Un service de cette importance valait bien les vifs remerciements que ma mère en fit à M<sup>me</sup> Riding. Vous êtes notre génie tutélaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice : nous étions sur le bord, et j'avoue que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connaître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter. Notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu ! ajouta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causaient, est-ce là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux fils ? Pour moi, qui ne trouvais en effet rien que de vertueux dans mes idées et mes sentiments, je ne pouvais comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me

représentait mon père. Je repassais avec attention ce que je venais d'entendre ; je le joignais à tout ce que j'avais appris auparavant ; et je me demandais pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour et la pratique de la vertu, puisqu'il y a si peu à gagner avec elle, et que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime. Enfin, ma mère ayant prié M<sup>me</sup> Riding de nous ouvrir quelque voie de salut, cette amie zélée nous dit naturellement qu'elle ne voyait nulle sûreté pour nous à refuser la proposition de mon père, et qu'elle en voyait encore moins à l'accepter ; qu'il lui paraissait que le seul moyen de conservation qui nous restât était de quitter le royaume, ou de nous procurer une retraite si impénétrable qu'elle pût nous dérober à nos persécuteurs ; que l'une et l'autre de ces deux voies avaient encore leurs difficultés, parce qu'il ne fallait point douter que nous ne fussions observés ; mais qu'il fallait attendre quelque chose du secours du Ciel, qui n'abandonne jamais entièrement l'innocence. Je repris la parole. Quelle retraite plus sûre pouvons-nous chercher, dis-je à M<sup>me</sup> Riding, que cette grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon frère ? Je me sens de l'inclination pour une telle demeure. J'y passerai toute ma vie ; car si tous les hommes sont faits comme mon père, il n'y a point de solitude si obscure que je ne préfère au commerce de cette misérable race. Ma mère goûta tout d'un coup cette pensée : c'était un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à M<sup>me</sup> Riding. L'accord fut conclu en un instant ; et de peur de nous exposer par le moindre délai, nous prîmes la résolution de ne point différer un moment à l'exécuter. M<sup>me</sup> Riding nous conseilla elle-même de ne pas retourner à Hammersmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles, et de les faire mettre en sûreté par des personnes fidèles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver sur-le-champ une voiture, et qui prit avec nous le chemin de Devonshire. Nous y arrivâmes heureusement. James nous conduisit droit à la caverne, sans nous être laissés voir de personne. Nous y entrâmes avec une espèce d'horreur, car la disposition naturelle du lieu ne pouvait manquer de nous en inspirer ; mais je sentais encore plus de joie de me voir à couvert non seulement de tous les traits de la haine de mon père, mais des regards même du reste des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de persécuteurs et d'ennemis. Nous réglâmes avec James le temps qu'il prendrait pour nous rendre ses services, et pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler assez proprement notre chambre, et à nous



procurer toutes les commodités que la maison de M<sup>me</sup> Riding pouvait nous fournir. Il les transportait pendant la nuit. La plus abondante de nos provisions fut celle de bougies et de livres. Le soleil ne pénétrait jamais dans notre demeure ; nous avions besoin d'être éclairés continuellement par la lumière d'une bougie.

Grâces à un reste de bonne fortune, dis-je à ma mère, la terre nous ouvre son sein pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affliction était plus vive que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t-elle pour me recevoir dans mon dernier asile ? Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert son sein ; que ne le fermait-elle au même moment pour nous servir de tombeau<sup>25</sup> ! J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie, lui dis-je, qu'il faut haïr, je l'ai appris de vous-même : ce ne sont que les misères auxquelles elle nous expose. La condition des hommes ne serait point à plaindre, s'ils savaient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, et tous les autres mouvements déréglés de leur âme. Supposez des hommes sans passions sur la terre : vous aurez une société de personnes heureuses<sup>26</sup>. À quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obstacle, et qui pourrons employer sans cesse les moyens simples et innocents que la nature nous offre pour le devenir ? La considération des principes éternels de la vérité et de la vertu, nos réflexions, le plaisir de les écrire ou de nous les communiquer, n'est-ce pas là une source de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, et qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés, ni de la fortune dont nous n'appréhendons point ici les caprices ? L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre âme. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se représenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvements involontaires qu'excite la présence des objets, puisque nous n'apercevrons rien dans nos épaisses ténèbres ; et nous saurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes pour ne pas former volontairement d'inutiles désirs. Ces seules idées me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j'espère. Je suis persuadé, ajoutai-je, que ma chère mère trouvera bien d'autres ressources dans sa sagesse et dans sa vertu, elle de qui je tiens cette légère portion de l'une et de l'autre qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.

Ma mère parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit qu'elle sentait une vive joie de me voir entrer ainsi dans ses idées,

et répondre si fidèlement à ses espérances. Je n'avais fait que répéter, effectivement, ce que je lui avais entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer que sa situation et la mienne étaient tout à fait différentes. Je pense comme vous, me dit-elle ; j'ai les mêmes notions de bonheur et de sagesse ; je regarde de même œil les folles agitations des hommes et les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continu de leur cœur est leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas faits pour être malheureux : ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ! Elle les mettrait dans une voie simple qu'il leur serait doux et aisé de suivre toujours, et qu'ils suivraient sans s'égarer. Cependant il faut confesser que s'il est facile de mener une vie tranquille et heureuse en suivant la nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajouta-t-elle, me regarde ; et elle vous fera apercevoir la différence qui est réellement entre vous et moi. Vous êtes jeune ; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude ; votre cœur n'a jamais senti de violente passion, et votre cerveau n'a jamais reçu de traces qui aient pu faire une impression trop forte sur votre âme. Ainsi les principes de l'innocence naturelle<sup>27</sup> subsistant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos désirs sont droits, et vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu, et de fortifier ainsi la nature par le secours de l'éducation. Si le bonheur et la paix étaient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre, ce serait alors qu'il faudrait les regarder comme des chimères et des impossibilités.

Voyez maintenant combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions. J'ai été pendant longtemps la proie de mille passions animées, j'ai suivi le torrent du monde et de ses maximes les plus corrompues. Ce fut un coup de désespoir, plutôt qu'une résolution délibérée, qui me conduisit à Hammersmith ; et si j'y formai presque aussitôt le plan d'une vie plus réglée, ce fut moins par un penchant naturel que par l'effet d'une heureuse nécessité. Je fis réflexion que, n'ayant plus rien à attendre du monde, il fallait me former de nouveaux goûts, et chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusait. Le Ciel me fit luire un rayon de sa lumière : je vis clair au fond de mon cœur ; j'y découvris quelques vestiges de ces mêmes biens que vous possédez, des restes de droiture et de goût pour la vertu et la vérité, mais des restes si faibles et si défigurés, qu'en comparant ce qu'ils étaient avec ce qu'ils

avaient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laissé corrompre de si riches présents de la nature. Je reconnus donc mes pertes, et je résolus de les réparer. Mais quelle entreprise ! et combien de peines ne sentis-je pas qu'elle m'allait coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations qu'un long oubli de moi-même avait laissé naître, et qui avaient répandu dans toutes les parties de mon âme leur pernicieuse semence ! Que de lectures ! que de réflexions ! que d'assiduités ! Et après tant d'efforts renouvelés sans cesse et soutenus constamment, que de difficultés à obtenir une imparfaite victoire ! Cependant, je me flattais de l'avoir obtenue. J'avais acquis assez de philosophie, non seulement pour y trouver le remède de mes misères passées, mais assez, comme je m'imaginai, pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes jours se passaient à Hammersmith vous savez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étais heureuse, si elle eût duré toujours. Mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois régner dans le vôtre. Le souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire ; et si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines<sup>28</sup>. Ainsi, je souhaite la mort avec raison : non que je haïsse la vie, qui est un présent du Ciel ; mais parce que j'appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées ne me la rendent insupportable.

Elles diminueront, repris-je, et vous les verrez s'évanouir peu à peu. Au contraire, la sagesse et la vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison, ajoutai-je, qu'une âme sage et vertueuse ne saurait être longtemps malheureuse. Elle a deux ressources infaillibles : la nature des peines, qui est de s'affaiblir insensiblement d'elles-mêmes, et celle des remèdes de la sagesse, dont la force et l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs, si la tendresse et la compassion d'un fils ont quelque douceur pour le cœur d'une mère, je ne serai pas tout à fait inutile à votre consolation. J'ai un père, mais c'est un cruel. Toute l'affection que je lui devais se réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir que je ne partage avec toute l'ardeur et la tendresse de mon âme ?

Malgré la force de son esprit, et mes consolations continuelles, ma chère mère ne fit que traîner pendant quelques années une vie triste et languissante. M<sup>me</sup> Riding vint exprès dans sa terre pour nous voir,

et trouvant son amie extrêmement changée, elle la pria de sortir de notre caverne pour se remettre en prenant l'air au-dehors. Elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je courusse à présent beaucoup de risque à paraître, j'en conviens; car il n'est pas croyable que Cromwell pense encore à me faire chercher. Mais quelle raison aurais-je de retourner au jour? Je n'y ai nulle douceur à espérer. Il faudra faire de nouvelles connaissances, et mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination; ou si j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réussirai jamais aussi facilement que dans cette grotte obscure. Je trouve ici les seules choses que j'aime, continua-t-elle en s'adressant à M<sup>me</sup> Riding: la présence de mon fils, des livres, mes réflexions, et le plaisir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque chose de plus à désirer, je suis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laissez-moi donc finir ici ma vie. Je suis déjà à demi ensevelie; j'en aurai moins de chemin à faire jusqu'à mon tombeau. M<sup>me</sup> Riding combattit inutilement sa résolution. Pour moi, qui connaissais ses principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre, jusqu'à la fin de sa vie, tous les devoirs d'un fils tendre et vertueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvela ses instructions en mourant. C'est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage; mais vous êtes assez riche, si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la vertu. Ne regrettez point la fortune que votre naissance semblait vous promettre; plaignez seulement la dureté de votre père, qui vous en prive injustement. Ce qui fait son crime a causé votre bonheur et le mien; car je vois à votre tranquillité que vous êtes heureux; et malgré l'abattement où vous m'avez vue depuis notre dernière infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pu trouver plus de satisfaction que dans cette caverne. Adieu, ajouta-t-elle d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en sortez qu'après la mort de votre père. Elle expira. Je n'avais que James avec moi; il me prêta ses mains pour l'ensevelir. Je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre même où nous faisons notre demeure, pour continuer à vivre auprès d'elle<sup>29</sup>, et à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions et de tous mes sentiments. Je renvoyai James avec ordre de marquer cette triste nouvelle à M<sup>me</sup> Riding, qui était retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paraître en perdant cette incomparable mère, la nature eut ses droits. Je ne fus pas plus tôt seul que